

« Le malade imaginaire » : Molière signe son testament

Salles pleines et enthousiastes, rires éternels aux mêmes répliques, applaudissements sans réserves (même quand elles s'imposent) : Molière fait toujours recette. Il savait qu'il allait mourir lorsqu'il écrivit « Le malade imaginaire », farce cruelle sur cette médecine présumptueuse qui faisait de ses contemporains des hypochondriaques (mais les temps ont-ils vraiment changé ?). Et il mourut en la jouant, ce que Marcel Maréchal n'oublie pas lorsqu'il coiffe la perruque et la chemise de nuit d'Argan.

« Un personnage shakespearien, proche du roi Lear », estime-t-il, non sans raison. Car la farce touche souvent à la tragédie, et le cynisme du propos sur la maladie et la mort, l'hypocrisie monstrueuse et la lâcheté, est d'une rare brutalité pour l'époque.

Dans un élégant et astucieux décor à double fond, la mise en scène s'efforce, sans gommer le comique, de souligner la gravité, la méchanceté de cette œuvre testamentaire dans la-

quelle Molière règle définitivement ses comptes (et cette fois sans ménagement) avec la bourgeoisie triomphante et le pédantisme intellectuel. Elle le réussit bien mieux dans la deuxième partie que dans la première, au cours de laquelle une interprétation conventionnelle et parfois paresseuse, alourdit la pièce sans parvenir à tendre le ressort dramatique.

L'arrivée de Francis Frappat, excellent et convainquant dans le rôle de Bérald (autre double de Molière) rend plus évident le parti pris, donne plus d'épaisseur au propos. Du coup Marcel Maréchal, jusque là drôle, juste mais souvent absent, sort de sa langueur, retrouve ce registre de tendresse et de bouffonnerie dans lequel il donne généralement le meilleur de lui-même. Le spectacle en est revigoré.

Mais n'est-il pas trop tard ?

Yves MARC

Représentations au Sorano ce soir, demain et samedi à 20 h 30 et dimanche à 16 heures.



Marcel Maréchal et Francine Bergé : un cynisme d'une rare brutalité.

(Photo Yves Gallois)